

## Histoires de chat

Patrick Nicol

Number 70, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86925ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicol, P. (2017). Histoires de chat. *L'Inconvénient*, (70), 77–78.



# HISTOIRES DE CHAT

*Patrick Nicol*

Les personnages dans mes livres baisent de moins en moins. C'est affolant. J'ai été invité à un cabaret littéraire érotique, qui se tiendra le mois prochain, et je ne trouve rien à y lire, sinon des extraits qui datent de cinq, voire dix ans. Ça meurt plus souvent, par exemple. Il y a des scènes d'hôpital et des problèmes de dos. Une préoccupation démesurée pour l'apport en calcium.

Dans une scène que j'ai écrite récemment, des gens assis en rond s'échangent des photos de chats. Ils se passent, en fait, les téléphones où sont enregistrées ces images qu'ils font glisser du bout du doigt. Une femme en fouillant tombe sur un portrait qu'elle n'était pas censée voir. Elle rougit, tout à coup. Vite elle fait glisser en sens inverse son doigt sur l'écran. On revient au chat qui se fait chauffer sur la galerie, au soleil. Elle glisse à rebours encore plus loin, comme pour enterrer la photo qu'elle a vue, et l'éviter aux autres, aussi, et épargner au propriétaire du téléphone – qui est le modèle sur la photo – une gêne qui assurément serait contagieuse. J'ignore ce que mon personnage a vu. Je devrais écrire la suite. Je n'y arrive pas.

Ma dernière idée de roman me désole. Un homme d'un certain âge passe beaucoup de temps sur Facebook. Il suit en particulier une page gérée par ses anciens camarades de collège. À l'origine, on a créé la page pour organiser des retrouvailles aux dates anniversaires. Vingt ans après la fin des études, puis trente... À peu près plus personne maintenant n'ajoute d'informations sur la page, sinon parfois un homme dont le nom ne rappelle rien à mon personnage. Ni sa photo. Il s'agit en général d'avis de décès. Ce sont les seules nouvelles qu'il a de son ancienne troupe. Un de moins. Encore un. Et je ne sais pas ce qui est le plus triste : ce personnage qui fait le décompte des décès de personnes qu'il avait déjà oubliées, ou moi qui ai envie d'écrire là-dessus.

Assis en rond à parler de nos chats : c'est une scène que j'ai vécue souvent, tout de suite avant le moment où nous nous mettons à échanger à propos des meilleures séries sur Netflix. Ce n'est de la faute à personne si, à la longue, à force, nous n'avons plus rien à nous dire. Pour raconter, il faut avoir vécu, diraient certains. Je n'en suis pas sûr, mais je l'écris ici.

Je demande à mes étudiants d'observer, dans les romans, les rapports entre les hommes et les femmes, entre les riches et les pauvres, entre les jeunes et les vieux. Un grand garçon, l'autre jour, m'a dit qu'il manquait un angle à mon analyse.

Je sais, j'ai répondu, les rapports entre les Québécois et les étrangers, quoique ces deux mots mériteraient mille nuances. Non, il a dit. La relation entre les humains et les animaux. Je n'ai pas tout de suite compris. Le spécisme, ça s'appelle. Dans les livres, souvent, les humains dominent ou maltraitent les animaux. On n'en parle pas dans ton cours, ça manque.

Le personnage de mon éventuel roman se dit qu'il devrait lui-même animer la page Facebook de son groupe décimé. Y mettre des photos de ses enfants, par exemple, et lancer aux autres le défi : montrez-nous à quel point vous vous êtes reproduits. Surgiraient aussi, sans doute, des images de petits-enfants. Ce serait gai. De la vie. Les premiers posts viendraient de vieux garçons qui mettraient des photos de leur chien. L'histoire que j'essaie d'écrire encore une fois s'arrêterait, morte de l'ennui qu'elle génère.

Faire glisser des photos. J'essaie d'aller au bout de ce geste et de découvrir quelle image cette femme dans mon livre a pu trouver sur le téléphone de son ami, un ami dont elle n'est pas si proche, mais qui l'intrigue. Passer le doigt sur l'écran, c'est le geste de Tinder, on me dit, mais je n'ai pas envie de faire le rapprochement. La première idée de photo qui me vient est celle d'un vieil homme en costume. Un costume de superhéros fait maison. Quelque chose de maladroit et de ridicule et qui ne serait pas fait pour sortir du cercle des intimes parce que la culotte, par exemple, le short obligé du superhéros, est une authentique bobette de vieillard, beige jadis blanche, et baveuse. Il pince sa cape rouge du bout de ses doigts et ses bras ouverts rappellent à la fois le vampire et la ballerine, le petit vieux qui joue à faire peur. L'homme a une jambe pliée, levée, comme s'il était figé là dans un mouvement qui déjà était au ralenti. Cette image ne la quitte plus, la pauvre. Encore quand le groupe s'est dispersé, alors qu'elle est seule dans le café devant le thé refroidi, elle pense à son ami ainsi déguisé. Qu'est-ce qui lui a pris, qui l'a photographié ? À quoi jouaient-ils ? Elle ne cesse d'essayer d'imaginer les scénarios qui mèneraient à une telle séance de pose, mais elle n'y arrive pas. Quelle comédie, quelle perversion ? C'est impossible. Impossible pour elle de se débarrasser de l'image et pour moi d'écrire la suite.

Je demande à mon étudiant d'explicitier sa pensée, il développe. Les livres parlent juste des humains. C'est injuste, dans le fond. Il y a comme un déséquilibre. Rien à propos des animaux, ou alors toujours d'un point de vue humain. J'ai

le goût de lui demander pour qui il vote, quelles séries télé il écoute. Je n'ose pas. Je lui dis plutôt que l'humain est exactement, voire spécifiquement, le sujet de la littérature. S'il fallait n'en nommer qu'un, mettons. Ce serait l'Humain. La littérature s'intéresse à la nature humaine. Ou alors à la Culture, ce qui serait plus juste, mais trop compliqué pour une conversation dans le cadre de porte entre un professeur fatigué et un élève très moyennement doué. Il me dit, quand même, c'est pas juste. Et les superhéros, par exemple, et les tueurs en série, c'est déjà presque plus des humains. Alors pourquoi tant écrire là-dessus ? Oui. Non. En définitive, même ça, même le Hobbit et les fables de La Fontaine, tout ça est à propos des humains. Même le Roi Lion ? Bin oui. Surtout. Il est un peu dépité, mon étudiant. Je ne devrais pas le laisser aller ainsi. Le soir, je me retrouve devant une série suédoise dont le personnage principal est pour la millième fois un détective névrosé qui pourchasse un meurtrier sadique et j'ai la nostalgie soudaine d'un documentaire animalier.

Être assis à regarder des photos. On a déjà vu ressort dramatique plus efficace, mais il s'agit de poésie, plutôt, sans doute. Le roman poétique se construit autour de la recherche d'indices, du déchiffrement de signes. Souvent des photos, des paroles dont le personnage principal se souvient vaguement. Des images et des mots, quoi d'autre connaît-on comme signes (j'avais d'abord écrit *singes*) ? Personne n'ira analyser la disposition des aliments dans le frigo, des vêtements dans l'armoire, plus personne n'écrit sur les traîneries dans la voiture d'une femme qui rentre chez elle bouleversée par la dernière rencontre de son cercle d'amis. Un vieillard en costume. Rien ne la préparait à cette image. Quand elle sort de la voiture, elle cherche un moment son sac qu'elle a lancé derrière et qui est tombé sous le banc. À son âge, ne pas mieux traiter ses affaires, ça ne la gêne même plus.

Sitôt entrée elle ouvre le frigo. La première chose qui frappe est cette série de boîtes blanches tassées dans un coin. Elles ont des étiquettes aux allures vaguement pharmaceutiques. Une pomme à moitié croquée, rouillée, est posée directement sur une tablette. Nous regardons la pomme quelques instants. La dame se verse un verre de lait. Le calcium, c'est bon. Et la blancheur la calme. Elle décide de finir la pomme qu'elle n'a pas entamée elle-même.

À l'étage, elle trouve son homme devant l'ordinateur. Elle pose ses mains sur ses épaules. Il se retourne à peine, lance un baiser vague et sonore dans les airs. Regarde, Untel est mort. Encore ? Non, lui, c'est la première fois qu'il meurt. Ils rient. Attends. Elle le pousse gentiment, se penche devant l'ordinateur pour taper le nom de son ami, l'ironique superhéros. Qu'est-ce que tu cherches ? J'ai vu une photo, tantôt. De lui ? Oui. Rien sur sa page Facebook ne renvoie à l'image aperçue plus tôt. Il a peut-être un compte Instagram ? Bof. Ça m'intéresse pas tant que ça.

Dans *Il pleuvait des oiseaux*, par exemple, le vieux tue son chien avant de se suicider. Et l'autre vieux tue son chien juste parce que lui, il veut disparaître. Il veut s'en aller sans laisser de trace et la mort de son chien va laisser croire que lui-même est mort. Oui, pis ? Bin c'est cruel. Je veux dire, que les chiens meurent comme ça, pour rien. C'est pas plutôt une

partie d'eux-mêmes qu'ils tuent ? Bin non, c'est des chiens. Les chiens sont pas des parties d'humains. Faudrait que les chiens écrivent leurs propres livres... Comment t'as trouvé la scène où les deux vieux font l'amour ? Ça m'a écoeuré un peu. J'avais des images dans la tête.

C'était quoi, la photo ? Elle la lui décrit. Ils rient un peu et se questionnent. Un jeu érotique, sans doute, sûrement rien pour amuser les petits-enfants. Tu crois ? Elle a repris sa place derrière son homme, ses mains sur ses épaules, elle masse un peu. Les mains de l'homme abandonnent le clavier, ses yeux démesurément ouverts laissent l'écran se perdre dans un plan plus large. Qu'est-ce que tu fais, là ? On ne sait pas si c'est lui ou elle qui demande. Rien. Viens. Le lever du corps est un peu difficile parce que le dos est un peu raide. Ils marchent vers la chambre. La scène qui suit, je ne l'écrirai pas. Gros plan, peut-être, sur une main, le dos d'une main. Elle n'est même pas tavelée, pas même hérissée de poils gris. La main blanche d'un écrivain qui n'a pas tant vieilli. Le rire quand il pince le drap d'une certaine façon. Et la peau, douce ou non, réconciliée avec elle-même.

Plus tard, il dit : j'ai une pieuvre au congélateur, j'ai envie de la faire cuire. Sais-tu comment ? Je vais chercher. C'est compliqué, il paraît. Au pire, ce sera cinq piastres de gaspillées. Quoi ? La pieuvre congelée, à l'épicerie, c'est cinq piastres. Au pire, si je la rate, c'est juste cinq piastres... C'est drôle que tu dises ça. Une pieuvre, c'est quand même un être, un être vivant, en entier. On parle d'une existence, congelée et qui coûte rien. Commence pas toi aussi.

Une voix résonne en bas. La femme devra descendre. Veux-tu que j'y aille ? Non, laisse. Il faut lui donner son médicament. Elle passe un vêtement léger sans prendre la peine de l'attacher. Qui peut nous voir ? La voix encore, plus insistante. J'arrive, j'arrive. L'homme dans le lit ne prend pas la peine de se couvrir. Un peu plus et il dormirait. Et puis, tiens, il dort. La femme ouvre la porte du frigo. Salut, mon beau. Faut que tu prennes ton médicament, avant. Elle prend une des boîtes blanches aux allures de flacon de pharmacie, en tire une bouteille remplie d'un liquide jaune et épais, une seringue. Le chat ne résiste pas. À son âge, il sait que s'il se contente d'ouvrir la bouche et de compter jusqu'à trois, sa maîtresse aura le temps de lui injecter l'antibiotique et passera vite à autre chose. Remplir le plat de bouffe, par exemple. Je dis, compter jusqu'à trois... La femme le fera pour lui. Un, deux, trois. C'est déjà fini.

Le bol est bientôt rempli. La femme remonte, le chat mange de bon appétit. Mais pas beaucoup. Il est vite rassasié. Il mange moins qu'avant. Son estomac a rapetissé, ou alors c'est comme s'il avait enfin compris que la bouffe ne manquerait jamais. Qu'il y en aurait toujours, des petites croquettes brunes. Inutile de se gaver. Le chat marche vers son coin de tapis, déjà à moitié assoupi. Il se roule en boule, pose son menton sur ses pattes croisées. Petites mains rondes, on dirait une femme coquette portant des mitaines de poils blancs. Non, c'est un chat. Un  *fucking*  chat. Combien de temps peut-on parler de ça ?

En haut, les vieux dorment. S'ils ne rêvent pas bientôt, il n'y aura plus rien à raconter. ■